

Création le : 06/12/2013
Finalisation le : 31/07/2014

Le groupe d'appartenance, un outil d'accompagnement socio-éducatif au service du lien social, de la solidarité et de la participation des usagers.

Gandhi disait : « *ce que vous faites pour moi, sans moi, vous le faites contre moi* ». Trop souvent encore, nous, travailleurs sociaux, réfléchissons, parlons et agissons à la place de la personne en situation de handicap ... et la confortons ainsi dans un statut d'incapable et d'irresponsable ; alors que ses propositions et ses idées en matière d'accompagnement sont innombrables, à condition que des moyens adaptés d'expression lui soient proposés. Alors comment l'autoriser à occuper une autre place, une place où la participation est privilégiée ? Peut-être en lui proposant d'agir et de prendre la parole en se rassemblant ...

Tous les groupes d'usagers que nous avons initiés n'ont qu'un seul objectif : permettre à la personne fragilisée d'agir sur sa propre situation et d'être actrice de son accompagnement. En questionnant, en écoutant et en mettant en avant la parole à l'utilisateur, nous avons notamment créé le service foyer-appartements. En s'appuyant sur le potentiel de chacun, potentiel révélé par le collectif, nous construisons ensemble des actions innovantes d'accompagnement : agir « avec » l'utilisateur et non « sur » l'utilisateur. Les différents groupes d'appartenance existant, permettent de maintenir une écoute attentive des différents projets en cours avec les personnes handicapées (projets de services, ...). L'échange en groupe permet de ne pas répondre uniquement à des solutions individuelles, mais également d'avancer ensemble, professionnels et usagers, et d'accompagner l'évolution des projets en fonction des besoins.

Ce travail est le fruit d'une coopération entre professionnels et usagers des différents services pour travailleurs et retraités d'ESAT Adapei 45 – Orléans. C'est une première réflexion qui donne sens et corps à une pratique de plus de 15 ans. Ce travail n'a pas la prétention d'être terminé : il devra être critiqué et repris pour continuer à exister.

Quelques constats et questions pour amorcer une réflexion ...

Notre société est de plus en plus centrée sur l'individu, sur son bien-être et mieux être personnel (projet individuel, ...). Dans notre secteur, la notion de groupe, l'appartenance à un collectif sont des notions de plus en plus « ringardisées » ou considérées d'un autre temps. Mais l'être humain, qu'il soit en difficulté ou non, peut-il se construire et s'épanouir sans lien social, « *non seulement pour assurer sa protection face aux aléas de la vie, mais aussi pour satisfaire son besoin vital de reconnaissance, source de son identité et de son existence en tant qu'homme*¹ » ?

Paradoxalement, plus on parle de l'individu, plus ce dernier a le sentiment d'être seul ; et plus la personne est fragile, plus elle est en marge de la société. La création de groupes d'utilisateurs peut-elle répondre au sentiment d'isolement ? Quelle plus-value pour les utilisateurs et les professionnels dans la création de groupe d'appartenance ?

La solidarité entre les utilisateurs observée dans les différents groupes déjà en place dans nos établissements tend à se développer de plus en plus. Mais est-elle spontanée et naturelle chez les personnes que nous accompagnons, ou est-elle construite, organisée et provoquée par la mise en place de ces groupes ?

... etc.

Quel intérêt de créer, développer ou maintenir des groupes d'utilisateurs ?

- Créer une dynamique de groupe entre utilisateurs ?
- Développer de la solidarité, de l'intérêt pour l'autre ... ?
- Développer l'expression et la confiance en soi ?
- Permettre d'exporter cette expression, cette solidarité sur l'extérieur ?
- Rompre l'isolement ?
- Protéger et valoriser la personne en situation de handicap ?
- Développer le sentiment d'appartenance ?
- Permettre à l'utilisateur d'avoir un impact sur le fonctionnement du service (par sa participation) ?
- ... etc.

Le groupe d'appartenance pourrait alors être considéré comme :

- Un outil au service de l'accompagnement social et de ces acteurs (professionnels et utilisateurs) ;
- Un outil pour faire société, pour rompre l'isolement, favoriser la rencontre et l'intérêt porté aux autres ;
- Un outil pour tendre à une plus grande autonomie ... car **avant de se séparer et de se différencier (avant d'être autonome), il est indispensable d'appartenir à un groupe de pairs ...**

¹ Serge PAGAM, « le lien social », éd. PUF, Paris, 2008.

Une pratique des groupes d'usagers depuis plusieurs années ...

Des groupes d'expression d'usagers existent dans nos différents services depuis plus de 15 ans. Ils se sont développés et transformés avec la participation des usagers et des professionnels.

Le fonctionnement actuel de chaque service :

Au Foyer-Appartements :

Une réunion hebdomadaire avec un tour de table une fois tous les 15 jours maximum ou à l'occasion de la venue des cadres de direction, est organisée par le service. Cette réunion est obligatoire. Une fois toutes les 4 semaines, au moins un cadre de direction est présent à cette rencontre.

Objectifs : donner la parole aux usagers, organiser les temps collectifs de week-end, se donner des informations, reprendre des documents du service, travailler sur un thème, gérer certains conflits ou malentendus au sein du groupe, permettre aux cadres de direction d'avoir un regard et une vision globale. Ce travail permet également aux usagers du groupe de se montrer autrement face aux autres.

Au Foyer d'Hébergement :

- ✓ Une réunion trimestrielle avec les cadres de direction, sans tour de table systématique permettant un chacun de donner des nouvelles (ses nouvelles). Un encadrant représente l'équipe et est chargé de retransmettre les informations échangées aux autres membres de l'équipe. Cette réunion est obligatoire ;
- ✓ Une réunion hebdomadaire organisée dans chaque groupe (par ex, coordination du week-end, régulation des tensions, ...). Cette réunion est obligatoire ;
- ✓ Un groupe de parole mensuel, animé par la psychologue de l'établissement, est proposé à tous les résidents du foyer d'hébergement. Ce groupe est ouvert à tous. La participation est libre, comme le thème. Chacun vient selon sa demande. L'objectif est de permettre un espace de paroles. Il vise à soutenir la place de sujet par le groupe et à élaborer autour de ce qui traverse le groupe de façon consciente et inconsciente.

Au Service d'Accompagnement Vers l'Intégration et l'Eveil :

- ✓ Une fois toutes les 4 semaines, une réunion est organisée avec l'ensemble des usagers du service. Au moins un cadre de direction est présent à cette réunion qui est obligatoire. Cette réunion est l'occasion d'échanger des informations et de travailler sur des thématiques préparées avec les usagers. Les thèmes de ces réunions sont définis à l'année ;
- ✓ Une réunion hebdomadaire ou réunion de colocation est organisée sur chaque pavillon avec l'encadrant référent du pavillon (organisation de la vie quotidienne du pavillon, régulation des tensions, ...). Cette réunion permet d'avoir toujours en tête l'autre, celui qui habite avec moi ... pour le considérer et l'intégrer dans mon propre fonctionnement, pour partager mon quotidien avec lui et ne jamais oublier que j'habite le pavillon avec lui. Cette réunion est obligatoire.

Au Service d'Accompagnement à la Vie Sociale :

Une fois toutes les 4 semaines, une réunion est organisée avec l'ensemble des usagers du service. Au moins un cadre de direction est présent à cette réunion qui est obligatoire. Cette

réunion est l'occasion d'échanger des informations et de travailler sur des thématiques préparées avec les usagers. Les thèmes de ces réunions sont définis à l'année.

Le caractère obligatoire de ces groupes :

Cette obligation de participation à ces réunions a pour objet de permettre à chaque usager de se positionner : obliger, c'est autoriser à ... prendre position, faire un choix, oser prendre la parole pour critiquer et débattre, pour s'exprimer et se sentir valoriser.

Quelque soit le service, le caractère obligatoire, les règles et le cadre de l'accompagnement peuvent être questionnés par les usagers (évolution de la population, rapport au temps de l'accompagnement différent, groupe instable sur le SAVS, ...). Bien que ces réunions soient obligatoires, les usagers peuvent ne pas y participer s'ils motivent leur absence.

Au SAVS comme au SAVIE, la réunion, son sens et son organisation ont été transformés par les usagers. Cette remise en cause par le principal intéressé a débouché non pas sur l'arrêt de la réunion (fait partie du projet de service), mais sur un changement de jour, de créneau horaire et parfois de contenu : **c'est l'usager, par sa prise de position, par son implication dans la vie du service et son appropriation des outils d'accompagnement qui altère et transforme son organisation.**

La **PARTICIPATION** de l'usager est centrale dans cet accompagnement socio-éducatif par le groupe. L'action collective que nous menons auprès des usagers des structures d'hébergement pour retraités et travailleurs d'ESAT, est proche de la notion « d'empowerment² » développée aux Etats Unis dans les années 70. Les questions du pouvoir et du savoir sont au cœur de cette approche. Le pouvoir le savoir ne se donnent pas, mais s'acquièrent collectivement. La dynamique de transformation individuelle générée par le collectif, passe par la constitution de contre-pouvoirs, conçus non seulement en termes d'opposition au pouvoir (de l'institution et de ses représentants), mais aussi de création, d'invention et d'expérimentation dans les différents champs de la vie sociale.

La démarche d'empowerment peut être décrite comme un processus qui articule plusieurs dimensions et qui passse par la redéfinition de la relation entre le travailleur social et l'usager :

- Une dimension individuelle ⇒ ou intérieure désigne le processus qui permet à chaque individu de développer une « conscience critique » et sa capacité d'agir. Elle passe par la construction d'une image positive de soi, par l'acquisition de connaissances et de compétences favorisant une compréhension critique de son environnement (par ex, en aidant la personne à l'occasion de l'exposé d'un thème, à préparer son intervention devant le groupe / valoriser et donner confiance en soi) ;
- Une dimension interpersonnelle, organisationnelle ou collective désigne le développement de la capacité « d'agir avec » et « d'agir sur » ;
- Une dimension politique ou sociale posant la question de la transformation de la société dans son ensemble, au travers de l'action collective.

La combinaison de ces 3 dimensions est constitutive de la démarche même d'empowerment. Le développement de la confiance de chaque individu en sa capacité personnelle d'agir et de contrôler sa vie, la prise en compte du groupe comme condition de

² « L'empowerment, une pratique émancipatrice », de Marie-Hélène BACQUE et Carole BIEWENER, éd. La Découverte, collection Politique et Société, Paris, 2013.

l'action collective et la prise de conscience des inégalités de pouvoir sont autant de conditions pour que chacun assume ses responsabilités dans un processus de changement social : le but n'étant pas de faire face à ou de s'adapter à tel ou tel problème, mais de développer sa capacité à changer la situation, en prenant une part active à la résolution du problème.

Dans cette méthode, le travailleur social est un **FACILITATEUR**, un passeur, un mobilisateur de ressources : le rôle du facilitateur est d'organiser la discussion et de veiller à ce que tous les participants puissent s'exprimer, partager leur expérience et apprendre les uns des autres.

QUELQUES PISTES POUR APPROFONDIR LA REFLEXION ...

- Pour le groupe, les fondements des sociétés : à partir des propos de Serge PAUGAM et des auteurs qu'il reprend (notamment Emile DURKHEIM), nous tenterons de comprendre ce qui est à l'œuvre dans la création d'un groupe à partir de sa conceptualisation du « lien social » ;
- Pour la solidarité, les coopérations fermées et ouvertes : partant de l'hypothèse que la solidarité entre usagers n'est pas « naturelle », nous avons trouvé intéressant de réfléchir à cette notion à partir du concept de coopération au sein d'un groupe ... ;
- Pour la rencontre, l'altérité : le contact avec l'autre (le nouveau venu dans le groupe) génère nécessairement des transformations chez celui qui reçoit et celui qui est reçu ;
- Pour l'échange et l'entraide mutuelle, le don et le contre don : le groupe d'accueil offre au nouveau venu l'opportunité d'intégrer un groupe d'appartenance, ce dernier reçoit cette offre (ce don) et sera obligé de rendre ce qu'il a reçu ...

A L'ORIGINE DU GROUPE ...

Contrairement à l'animal, l'homme délimite son territoire, le marque avec son imaginaire pour rassembler ses congénères en communautés (de cultures, de croyances, ...) dont les frontières ne sont que des constructions mentales³.

Pour Emile DURKHEIM, la fondation des sociétés repose sur le totémisme (forme la plus archaïque de religion). Les hommes n'ont de cesse de se rassembler autour de grands idéaux : dieu et les religions, la nation, les utopies ...

E. DURKHEIM savait que les religions en déclin, qui avaient été jusqu'alors le ciment social, moral et idéologique des sociétés traditionnelles, devaient être remplacées par d'autres idéaux collectifs. Pour le père de la sociologie, il ne peut exister de société humaine sans solidarité entre ses membres. Cette solidarité correspond à une morale partagée par tous qui constitue le fondement même de toute vie collective.

La fondation d'une nation, d'un parti politique ou tout autre groupe emprunte au même fond anthropologique et se nourrit d'imaginaires et de symboles. Pour marquer leur appartenance à une même communauté, les hommes ont de tout temps rassemblé leurs membres autour de récits, de légendes ou de mythes fondateurs (forme d'idéal communautaire). Le grand récit à l'origine du groupe permet d'entretenir une mémoire collective ; il est parsemé de modèles et d'idoles que l'on vénère (les ancêtres ou pères fondateurs de la communauté) ... et permet de tracer les frontières imaginaires entre ceux qui appartiennent au groupe, à la communauté et les autres.

Le groupe est fait de symboles (de drapeaux et d'emblèmes), de rites d'accueil (baptêmes, initiations, ..) et de cérémonies pour maintenir la cohésion du groupe (messes, rassemblements, ...). De même, les « lieux de mémoire » permettent de célébrer et de renforcer l'unité du groupe (monuments aux morts, bâtiments publics, ...). Ces célébrations collectives marquent la prise de possession d'un espace par le groupe d'appartenance et forment le ciment de la « communauté imaginée ».

Cette prise de possession de l'espace par la communauté s'exprime également par le tracé de ses frontières. Elles visent à établir une ligne de démarcation entre « eux » et « nous ». Elles peuvent être géographiques, professionnelles, religieuses, linguistiques, ... etc. Elles dessinent des territoires imaginaires qui tracent arbitrairement les frontières entre pays, professions, ...

Pour résumer ...

L'imaginaire des communautés humaines s'entretient à travers une série d'actes symboliques et de signes de ralliement :

- Les signes de ralliement (emblèmes, étendards, totems, drapeaux, tatouages, mascottes, insignes, ...) ;

³ Le langage est créateur de réalité. Il nous permet de construire des images mentales, de nous représenter des événements auxquels nous n'avons jamais assisté, voire qui n'ont peut être jamais existé ... Le langage est ce grâce à quoi les choses absentes peuvent être ramenées dans le présent, c'est-à-dire re-présentées. C'est par des signes que je re-présente ce qui n'est plus et que j'anticipe ce qui n'est pas encore : le langage est ce qui permet de faire communauté... Dany Robert DUFOUR « *lettre sur la nature humaine à l'usage des survivants* » ;

- Les rites de passages qui tracent les frontières entre ceux du dedans et ceux du dehors ;
- Des rassemblements collectifs (cérémonies, messes, meeting, repas, ...).

Pour E. DURKHEIM comme pour d'autres penseurs, il n'est pas de groupes humains sans l'existence d'un imaginaire commun, d'une conscience collective, d'un ensemble d'idéaux. Pour DURKHEIM, les relations morales sont le ciment des sociétés et les anciennes religions doivent être remplacées par une « morale laïque », par des mouvements de solidarité⁴ visant à réduire les injustices sociales.

✍ A partir de la réflexion proposée ci-dessus, il est intéressant de faire un parallèle avec la mise en place des groupes d'appartenance au sein de nos différentes structures.

*S'agissant du « **père fondateur** », l'ancien directeur parti à la retraite il y a quelques années est à l'origine de la création des groupes d'appartenance. C'est lui qui animait ces groupes (qui leurs donnait une âme ...). Malgré son départ et quelques flottements, ces groupes ont perduré et existent toujours aujourd'hui mais sous des formes différentes (altération du fonctionnement avec l'arrivée et l'attribution de places différentes des cadres). Bien qu'il soit absent depuis longtemps, l'esprit du père fondateur et les « croyances » qu'il a porté sont toujours prégnantes au cœur des structures.*

*Mais quelles sont les « croyances », le grand récit, **le mythe fondateur** proposé par le « père » qui organise notre action et que j'ai mis du temps à percevoir ? Peut-être pensait-il qu'en formant un groupe d'appartenance, il permettrait de rompre l'isolement des personnes en situation de handicap mental tout en favorisant la création de liens sociaux.*

Ce mythe fondateur est ce qui rassemble les différents membres du groupe (ciment) ; il est ce qui permet de se singulariser, de se différencier des autres ; il est cette ligne de démarcation, cette frontière entre « eux et nous ». Mais il n'a pas la prétention d'être dogmatique et ne s'érige pas en pensée unique : c'est un point de vue qui est questionné et altéré avec l'arrivée de nouveaux membres dans le groupe d'appartenance.

*L'appartenance au groupe est marquée par **des symboles** (logo de l'Adapei + le logo du service), par **des rites d'accueil** et de départ (partage d'un verre, crémaillère, mise en place d'un système de parrainage pour les stagiaires, ...), **des cérémonies** pour maintenir la cohésion du groupe (réunions hebdomadaires ou mensuelles, sorties de fin d'année, des repas festifs ...).*

Quelque soit le groupe, les valeurs qu'il véhicule et l'époque dans laquelle il évolue, il est à quelques détails près toujours organisé de la même façon. Les détails seraient entre autre à rechercher du côté de « l'idéologie fusionnelle »

⁴ DURKHEIM parlera de solidarités mécaniques et organiques : la solidarité mécanique renvoie à la société traditionnelle dans laquelle les individus sont peu différenciés les uns des autres, partagent les mêmes sentiments, obéissent aux mêmes croyances et adhèrent aux mêmes valeurs. La solidarité organique renvoie à la société moderne. Elle est opposée à la première. C'est avant tout l'interdépendance des fonctions entre individus d'une même société qui prime. Cette interdépendance confère à tous les individus une position sociale précise.

permettant au groupe de se protéger des menaces extérieures. En effet, les valeurs transmises au sein des groupes d'appartenance sont plutôt des valeurs d'ouverture, d'inclusion et non de rejet de l'autre : le concept de coopération pouvant nous aider à développer cette réflexion.

LE CONCEPT DE COOPERATION appliqué à la notion de solidarité / Joël CANDAU
– Université de Nice Sophia Antipolis, laboratoire d'anthropologie et de sociologie – revue TERRAIN n°58

Le mot « solidarité » fait appel à un nombre important de synonymes : l'altruisme, l'entraide, la réciprocité, le mutualisme, la fraternité ... et la coopération. Ce dernier terme nous intéresse particulièrement car il renvoie aux notions de travail, d'organisation et de co-construction : coopérer, c'est travailler ensemble, « *c'est œuvrer ensemble dans un but commun* » - Margaret MEAD⁵ (*maintenir l'autonomie des usagers de nos services en s'appuyant sur le collectif*).

La coopération est un des traits qui signent l'identité de l'espèce humaine. Ce qui caractérise l'être humain, c'est qu'il est porté à coopérer et à partager ; car le lien social est essentiel à sa survie. Pour Charles DARWIN dans « la filiation de l'homme », se sont les qualités sociales de l'Homo Sapiens qui l'ont conduit à apporter de l'aide à ses semblables et à en recevoir en retour.

Afin d'expliquer les mécanismes à l'œuvre dans l'organisation et le fonctionnement d'un groupe, Joël CANDAU utilise deux formes de coopération : les formes dites « fermées » et les formes dites « ouvertes ».

Pour cet universitaire, « *définir l'homme par sa nature égoïste est profondément réducteur* ». En effet, il est extrêmement rare qu'un être humain ne s'intéresse qu'à lui-même, sans être capable d'altruisme à un moment ou à un autre de son existence.

Pour Joël CANDAU deux formes de coopération (en référence aux sociétés ouvertes et fermées d'Henri BERGSON⁶) :

- La coopération dite « fermée » ou altruisme de « clocher » : cette 1^{ère} forme de coopération est bornée exclusivement à l'intérieur de la parenté, au groupe d'appartenance (la famille, la communauté, l'ethnie, la nation ...). Cette forme coopérative est commune à l'homme et à d'autres espèces animales ;
- La coopération dite « ouverte » : est une forme d'altruisme qui déborde les limites, qui traverse les frontières du groupe d'appartenance initial. Cette forme coopérative se pratique au bénéfice d'individus non apparentés (au sens large du terme) et est spécifique à l'homme.


Pour BERGSON, la société fermée est celle dont « *les membres se tiennent entre eux, indifférents au reste des hommes, toujours prêts à attaquer ou à se défendre, astreints à une attitude de combat* ». A l'opposé, « *la société ouverte est celle qui embrasserait en principe l'humanité entière* ».

⁵ Anthropologue Américaine née en 1901 et décédée en 1978.

⁶ Philosophe Français né en 1859 et décédé en 1941.

2 exemples extrêmes de coopérations pour rendre ce concept plus parlant.

1. **Fermée** : l'individu qui décide de se sacrifier au nom des convictions de son groupe d'appartenance (le kamikaze, ...). Cette coopération est fermée et altruiste⁷ au sens où il coutera plus qu'il ne rapportera à celui qui la réalise (au bénéfice d'autres individus que soi-même) ;
2. **Ouverte** : l'individu qui décide de donner son sang, sa moelle osseuse ... Cette coopération est ouverte et altruiste, car elle ne se soucie pas de s'appliquer uniquement à l'intérieur de son groupe d'appartenance, mais qui est capable de s'en décentrer.


 *Notre travail d'accompagnement, dans sa version idéale ou la plus aboutie, doit permettre à certains usagers (ceux qui en ont l'envie et les capacités) de passer d'une coopération fermée (groupe d'appartenance créé par le service) à une coopération ouverte (à l'extérieur du service, de l'association, voire du monde du handicap ...).*

LA COOPERATION DITE FERMEE

L'accueil d'un « nouveau-venu » dans une coopération fermée.

De tout temps, l'arrivée d'un étranger dans un groupe est vécue comme un danger et donc crainte. Celui qui accueille ignore l'aptitude coopérative du « nouveau-venu », comment il va se comporter, qu'est-ce qu'il va apporter ou prendre au groupe qui le reçoit ... ?

La coopération fermée peut répondre à une nécessité adaptative à un environnement sévère ou à des menaces sociales extérieures pouvant conduire les groupements humains à se refermer sur eux-mêmes. Pour certains auteurs, les conflits intergroupes ont renforcé la solidarité à l'intérieur du groupe en même temps qu'ils ont induit l'ethnocentrisme et l'hostilité envers d'autres groupes. Pour éclairer ces propos, on peut citer l'opposition décrite par PLATON entre « la cité grecque et le barbare », entre nous et eux, entre celui qui appartient à la cité et l'étranger, entre l'identité et l'altérité⁸. Car dans toute société humaine, les barbares⁹ sont toujours les autres.

 *Est-il aisé pour une personne fragilisée par des accidents de la vie (personne en situation de handicap, en rupture ...), de faire des rencontres, de tisser des liens, de participer à des activités ordinaires ... ? Est-il aisé pour une*

⁷ L'altruisme désigne une interaction dans laquelle un agent encourt une perte afin de procurer un gain ou un bienfait à un autre. J'agis de façon altruiste lorsque j'accepte de perdre quelque chose pour améliorer la situation d'autrui – Benoit DUBREUIL, Université du Québec à Montréal, département de philosophie. En sociologie, le terme d'altruisme est né sous la plume d'Auguste COMTE (philosophe Français né en 17989 et décédé en 1857), pour désigner le souci désintéressé du bien d'autrui.

⁸ « Altérité est un emprunt philosophique (1270) au bas latin alteritas (mil. IV e siècle), dérivé de alter (autre, autrui ; altruisme). Le sens d'emprunt correspond à la notion philosophique de « différence par changement », à la fois « diversité » et « altération ». Le mot semble disparaître de l'usage et réapparaître en français classique (1697, Bossuet) au sens moderne de caractère de ce qui est autre. Alain REY, (sous la direction de), Le Robert , Dictionnaire historique de la langue française.

⁹ Dans la Grèce Antique, le barbare est celui qui n'appartient pas à la cité : il en est l'étranger ...

personne « extraordinaire » de se faire accepter, d'appartenir et de s'épanouir dans des groupes de personnes « ordinaires » ?

Parfois, il est peut être nécessaire de créer des groupes d'appartenance, sous la forme de coopérations fermées et de manière temporaire, pour répondre à un environnement difficile et permettre aux personnes les plus en difficulté d'avoir enfin une place pour ne plus être considérées comme des « barbares » ...

Car l'arrivée d'un étranger au sein d'un groupe, nous dit Anne GOTMAN, a « *pour contrecoup des actes de renforcement de la cohésion locale* ¹⁰ ». Le groupe se resserre et va redéfinir son identité (identité oubliée ?) avec l'arrivée d'un « autre » inconnu et différent. C'est en effet l'appartenance au groupe, qui définit les conditions de rencontre avec la personne étrangère. Sans cette notion, il n'y aurait ni membre ni étranger, ni rituel d'accueil et de rejet. Tout système qui lui-même se décrit et se définit, s'appuie sur l'altérité pour y parvenir : « *on ne peut dire ce qu'on est que par définition négative de ce qu'on n'est pas. De ce point de vue, le paradoxe des étrangers, c'est qu'ils permettent de s'auto identifier* ¹¹ ». Le contact avec l'étranger nécessite constamment de composer avec des différences qui interrogent sur l'autre et donc sur soi.

C'est pourquoi il est si difficile de se faire accepter et d'appartenir à un groupe quand la différence avec ses membres est importante.


L'indispensable rencontre ou la notion l'altérité ...

Faire partie d'un groupe, c'est avant tout faire la rencontre avec un autre différent de soi. Mais a-t-on vraiment besoin d'autrui pour s'épanouir ?

« *L'enfer, c'est les autres* », écrivait Jean-Paul SARTRE dans sa pièce « *huit clos* ». Parce qu'il a le visage de la différence, autrui est tour à tour craint, convoité, inaccessible, jaloué ou incompris ... Par conséquent, le regard de l'autre nous oblige à prendre en compte sa présence. Le regard d'autrui est un « juge » omniprésent.

Le regard d'autrui est essentiel pour que l'individu vérifie que le monde qui l'entoure est bien réel (et n'est pas qu'illusion). Pour Michel TOURNIER¹² dans « **Vendredi ou les limbes du pacifique** », Robinson Crusoe s'exclame sentant progressivement la certitude de la réalité s'effondrer autour de lui : « *contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition ... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un !* ».

Pour certains sociologues comme Erving GOFFMAN, les individus passent leur vie à se représenter dans le monde et à rechercher l'approbation des autres par diverses attitudes (les comportements n'ont de sens que pour être reconnus par l'autre).

 *Mais que deviennent alors ceux que personnes ne regarde plus (les grands marginaux, les personnes handicapées, ...) ? L'indifférence qu'ils suscitent les éloigne jour après jour de la communauté des hommes. Sans regard, sans sourire,*

¹⁰ Anne GOTMAN, *Le sens de l'hospitalité*, op. cit., p.61.

¹¹ Alain MONTANDON, (sous la direction de), *Hospitalité : signes et rites*, Clermont-Ferrand, éd. Presses Universitaires Blaise Pascal, 2001, p.11.

¹² Ecrivain et philosophe de formation.

... les personnes les plus fragilisées, les moins aptes à répondre aux canons de notre société, disparaissent progressivement dans l'indifférence générale. L'appartenance à un groupe permet peut être alors d'exister ...

Protéger et reconnaître : deux dimensions fondatrice du lien social entre individus au sein d'un groupe ...

Un groupe d'appartenance a pour fonction essentielle de protéger et de reconnaître les membres qui le composent. Ces deux fonctions sont fondamentales pour l'existence sociale des individus, notamment s'agissant des populations les plus fragilisées.

D'une part, **la protection** que l'individu va mobiliser face aux difficultés de la vie quotidienne (en faisant appel à ses ressources familiales, professionnelles, communautaires, sociales, ...). L'expression « compter sur » résume assez bien ce que chacun peut espérer de sa relation à l'autre (personnes et institutions) en terme de protection.

D'autre part, la reconnaissance qui renvoie aux interactions sociales et stimule l'individu en lui fournissant la preuve de son existence et de sa valorisation par le regard de l'autre. L'expression « compter pour » résume quant à elle l'attente, tout aussi vitale, de reconnaissance qu'a l'individu envers ses congénères.

Axel HONNETH¹³ dans « **La lutte pour la reconnaissance** » rappelle que « *les individus ne se constituent en personnes que lorsqu'ils apprennent à s'envisager eux-mêmes, à partir du point de vue d'un autre approbateur ou encourageant, comme des êtres dotés de qualités et de capacités positives* ». Partant de la théorie de la reconnaissance de Friedrich HEGEL¹⁴, Axel HONNETH a construit une théorie qui justifie la nécessité d'autrui dans la construction de l'identité individuelle, puisque c'est grâce à autrui que l'individu apprend à se réaliser pleinement.

Par conséquent, pour grandir, parler et prendre confiance en soi, autrui est donc indispensable : « *autrui en tant qu'autre n'est pas seulement un alter ego ; il est ce que moi, je ne suis pas. Il l'est non pas en raison de son caractère, ou de sa physionomie, ou de sa psychologie, mais en raison de son altérité même. Il est, par exemple, le faible, le pauvre, la veuve et l'orphelin, alors que moi je suis le riche ou le puissant* » - Emmanuel LEVINAS¹⁵ « **Le temps et l'autre** ».

Les échanges au sein du groupe ou la notion de don ...

Intégrer et appartenir à un groupe, c'est s'engager à échanger et à partager avec les différents membres qui le composent ... pour s'imprégner de l'expérience et de la richesse des autres.

Marcel MAUSS¹⁶ est l'un des principaux auteurs à avoir réfléchi à la question des échanges et à la notion de don au sein d'un groupe.

Pour lui, le don est un ensemble de prestations qui permet l'établissement de liens entre individus dans une société. Il constate également que le don n'est pas unilatéral. Qu'il fait partie d'un « mouvement à trois temps » : donner, recevoir et rendre. Ainsi, il pose les

¹³ Philosophe et sociologue Allemand.

¹⁴ Philosophe Allemand né en 1770 et décédé en 1831.

¹⁵ Philosophe Français né en 1906 et décédé en 1995.

¹⁶ Anthropologue Français né en 1872 et décédé en 1950.

questions suivantes : « *Quelle est la règle de droit et d'intérêt qui dans une société de type archaïque fait que le présent reçu est obligatoirement rendu ? Quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donateur la rend ?*¹⁷ ».


Pour MAUSS, le don crée un lien d'âme, car toute chose a une âme. Donner quelque chose à quelqu'un (que ce soit un présent, une parole ou autre chose), c'est donner quelque chose de soi. Par le don, on donne à autrui une parcelle de sa nature (au contact de l'autre, je deviens autre, je suis altéré par l'autre). Quand on accepte le don de l'autre, on accepte en même temps un peu de l'âme de l'autre.

Dans la rencontre avec l'autre, savoir donner, recevoir et rendre permet de réguler les tensions au sein du groupe. Donner, a un caractère d'économie de la violence : ceci permet une meilleure gestion des tensions. L'autre, cet inconnu, est porteur d'une menace (il menace mon intégrité, il m'altère). Le don permet de conjurer, de sublimer, de désamorcer la violence supposée de l'autre : c'est en quelque sorte, un dispositif de contrôle et de régulation des tensions sociales.

La richesse des échanges au sein du groupe permet à la fois aux individus qui en font partie de les étayer et de les rassurer sur les intentions des autres.

Les 3 temps décrits par MAUSS appliqués au groupe d'appartenance :

- a) **Donner** à la personne en situation de fragilité la possibilité d'intégrer et d'appartenir à un groupe de pairs ;
- b) **Recevoir** et accepter cette proposition d'accueil pour rompre l'isolement et prendre un nouveau départ ;
- c) **Rendre** ce qui m'a été donné en participant à la dynamique et à la vie du groupe ... etc.

 *Se préparer à l'accueil d'un nouveau venu dans un groupe d'appartenance, c'est à la fois préparer les conditions d'écoute et d'acceptation de l'autre comme autre, accepter qu'on ne puisse penser à sa place et lui proposer d'ajouter sa pierre à l'édifice.*

En permettant l'accueil de nouveaux venus (en donnant), le groupe d'appartenance s'enrichit et reçoit de celui qu'il accueille. Ce don réciproque permet à l'un et à l'autre d'engager un processus de changement (au groupe d'accueil et à la personne accueillie) : au contact de l'autre je deviens autre. Le groupe donne, l'individu reçoit et rend (et ainsi de suite). Bien que profitable à l'ensemble des individus appartenant au même groupe, la rencontre peut être crainte. Des rituels plus ou moins explicites sont donc mis en place par le groupe d'appartenance pour atténuer l'appréhension générée par le nouveau venu (rencontres mensuelles, tour de table, travaux communs, crémaillères, organisation de moments festifs venant ponctuer l'année, ...).

¹⁷ Marcel MAUSS, 1950, *Sociologie et anthropologie*, Paris, éd. Quadrige, Presses Universitaires de France, 1997, p.148.

Donner sans condition, sans attendre quelque chose en retour (sans contrepartie ou contre don), c'est rendre l'autre dépendant. Le présent fait à l'autre, donne un immense pouvoir au donateur sur le donataire. Donner à une personne en grande précarité, sans lui permettre, de quelque manière que ce soit, de « rembourser » sa dette, c'est lui signifier qu'elle n'est pas capable de se débrouiller sans l'autre : c'est la considérer comme « invalide sociale ». « L'individu qui n'a pu rendre le prêt perd son rang et même celui d'homme libre ¹⁸ ». C'est pourquoi, bien que cela soit difficile pour certains, il est nécessaire d'imposer un cadre et des règles de fonctionnement permettant à chacun de donner et recevoir (par ex, obligation de présence à la réunion usagers, d'y donner des nouvelles, de participer aux différentes thématiques abordées ...). Le groupe d'appartenance est un outil d'apprentissage à la confiance et à l'estime de soi : en donnant la parole aux usagers, en favorisant l'expression de chacun à tour de rôle, à donner des nouvelles aux autres ... le tout sans jugement, le groupe permet à ses membres de tisser des liens, d'organiser les échanges.

Les individus appartenant à un groupe de pairs n'ont pas tous les mêmes capacités et le même niveau d'autonomie. Chaque situation est singulière et mérite une attention particulière. Par conséquent, le temps pour rendre n'est pas équivalent d'une personne à une autre. Certains passeront plusieurs années au sein du groupe quand d'autres n'auront besoin que de quelques mois pour acquérir de nouvelles expériences et le quitter. Cette notion de temps déterminé et de départ est indispensable à la pérennité et à l'enrichissement du groupe d'appartenance. Peut être est-ce la manière ultime de rendre ce qui a été donné par le groupe ?

LA COOPERATION DITE OUVERTE

Malgré son penchant naturel pour la coopération fermée, l'homme a toujours manifesté sa forte inclinaison à la coopération ouverte. Certains auteurs vont même jusqu'à faire l'hypothèse suivante : « *c'est grâce à sa capacité à créer des réseaux de coopération extraterritoriaux, à échanger des informations en dehors de son groupe d'appartenance que l'homme a survécu aux environnements les plus rudes* »¹⁹.

Une autre illustration de notre inclinaison à la coopération ouverte est l'importance des dons à des organisations charitables ou à des organisations non gouvernementales à vocation humanitaire.

Il y a donc incontestablement chez l'homme, conjointement à une aptitude à la coopération fermée, une inclinaison exceptionnelle à la coopération ouverte, coopération qui s'exprime bien au-delà de la parenté ou du groupe d'appartenance. Et c'est peut-être cette inclinaison pour les coopérations ouvertes qui permet aux coopérations fermées de subsister. En effet,

¹⁸ Marcel MAUSS, *Sociologie et anthropologie*, op. cit., p.212.

¹⁹ Ex, de la victoire de l'Homo sapiens sur le l'homme de Neandertal « *aimer ses voisins apporte plus d'avantages que les manger* » - Joël CANDAU – TERRAIN n°58 « Pourquoi coopérer ».

quel est le devenir d'un groupe reclus sur lui-même, où l'accueil de l'autre²⁰ n'a pas sa place ?

Une raison évoquée par plusieurs penseurs sur les causes de l'effondrement de certaines sociétés ou civilisations, est leurs difficultés à s'ouvrir aux influences extérieures et à s'enrichir des apports migratoires.

Bien que la confrontation avec l'autre soit redoutée et déstabilisante, il semble qu'elle soit la condition nécessaire au maintien, au renouvellement et à l'enrichissement d'une société : la survie d'un groupe passe par sa capacité d'adaptation et d'ouverture aux influences extérieures, à d'autres savoirs, ainsi qu'à d'autres manières de faire et de penser.

Tout groupe qui choisit la coopération ouverte accepte d'assumer la complexité des questions inhérentes à ce mode d'organisation. Comme le rappelle Joël CANDAU « *la coopération ouverte est un combat, alors que celui qui choisit la coopération fermée répugne à le faire* ».

LA PAROLE DES USAGERS SUR LES GROUPES D'APPARTENANCE

Nous avons recueilli la parole des usagers après le visionnage du film des JNF MAIS 2012 sur les notions de solidarité et de solitude.

Un débat a été organisé avec les usagers de chaque service. En voici quelques extraits :

Au foyer-appartements, le 17/05/2013 (propos recueillis par Estelle et Quentin) :

Nous avons regardé le film après le repas, dans le coin télévision du foyer-appartements. Juste après avoir visionné le film, Nadia intervient pour dire qu'elle pense que la solitude ne concerne que les personnes à la retraite. Les autres ne sont pas d'accord avec elle.

Nous sommes de nouveau assis autour de la table. Nous entreprenons de faire un premier tour de table pour recueillir les premières réactions :

Angélique pense que la solitude est présente lorsqu'on a plus de famille « *moi j'ai une famille, donc je ne me sens pas seule* ».

Pour Jean-Claude, c'est difficile d'être tout seul en appartement ; il dit également qu'il aurait aimé témoigner avec Gérard et Chantal (pour le film des JNF). Il ajoute « *ça peut me rendre mal quand je vois des couples dans la rue, car moi je suis tout seul* ».

Philippe intervient pour dire qu'il ne se sent pas seul.

Gérard dit que la solitude « *joue vraiment sur les nerfs* ».

Bethie prend la parole pour dire que la solitude peut avoir ses bons et mauvais côtés ; on peut aimer être seul et voir du monde de temps en temps. Par exemple, « *je n'ai jamais eu de petit ami et je m'en porte bien mieux* ».

Jean-Jacques répond que c'est mauvais de « *rester entre quatre murs* ».

Sandrine ajoute pour finir qu'elle n'a pas « *envie de laisser Christian pour aller au travail* ».

Nous leurs demandons alors s'il existe des formes d'entraide entre eux :

Tous les usagers du foyer-appartements répondent que oui, il y a bien de l'entraide entre

²⁰ L'autre étant celui qui est extérieur au groupe d'appartenance.

eux. Ils peuvent inviter des personnes qui sont seules, rendre service à des camarades, aider à faire les courses, ... Mais Gérard intervient pour dire que « *si on aide trop, la personne ne pourra plus se débrouiller toute seule* ». Il prend son exemple personnel et dit « *je ne vois plus très bien alors on m'aide un peu, mais je veux quand même continuer de faire des choses tout seul pour ne pas oublier comment faire* ».

Bethie réagit sur le témoignage de « Léon » dans le film qui préfère mourir à la guerre plutôt que d'être seul. Elle, ainsi que l'ensemble des usagers du foyer-appartements, compare cette situation à la sienne pour en arriver à l'idée qu'il existe de la solidarité entre eux au foyer-appartements, et que lorsque l'on se sent seul, c'est facile d'aller vers les autres pour manger ensemble, sortir se promener ...

Analyse des encadrants qui ont animé le débat :

Le début de cette réunion a été un peu compliqué pour les usagers, personnes n'osant vraiment se lancer et prendre la parole. Il est possible que les retraités du foyer-appartements aient trouvé répétitif de regarder à nouveau ce film (avaient déjà visionné ce film un après-midi, alors que les autres usagers du foyer-appartements étaient au travail).

Le reste de la réunion a laissé la place à de nombreux échanges sur l'importance au foyer-appartements de la solidarité entre usagers. La notion de groupe d'appartenance semble clairement définie dans ce style « *nous sommes des adultes du foyer-appartements et nous nous serrons les coudes* ».

Nous devons cependant nuancer ces propos, car il semble évident que les retraités n'hésitent pas à favoriser l'existence de ce groupe, à le porter, car il s'agit pour eux du seul moyen pour rencontrer du monde. Les travailleurs savent qu'ils font partie du groupe, mais ils recherchent peut-être plus de « solitude » au sens de tranquillité que les retraités. En effet, les travailleurs côtoient du monde par leur activité professionnelle et apprécient parfois à se retrouver seuls.

Au foyer d'hébergement, le 10/03/2014 (propos recueillis par Marthe et Mélanie)

7 adultes du foyer d'hébergement sont présents pour ce débat.

Nous leurs présentons oralement l'intérêt de cette rencontre et le travail réalisé avec MAIS. Puis nous visionnons le film.

Ressentis sur le film

3 adultes ne semblent pas avoir compris le contenu et n'arrivent pas à exprimer quoi que ce soit.

L : « *L'africain m'a touché, ça doit être dur de ne rien avoir, ni famille, ni travail, de se sentir seul, enfermer. La dame qui a les TOC, c'est quoi ? Ça doit être dur de vivre avec ça* ».

JP : « *Nathalie m'a touché car elle reste tout le temps seule et c'est triste. Il faut sortir avec des amis ou dans la rue, car rester seul c'est noir après dans la tête. A deux ou plusieurs on est plus fort* ».

S : « *J'aime être seul et des fois avec des amis. Le foyer c'est chez moi et on est plusieurs* ».

P : « *Je n'ai pas envie de rester enfermé, j'aime beaucoup sortir seul, marcher, faire les magasins* ».

Puis nous leurs demandons, que signifie la solitude pour eux, est-ce qu'ils se sentent seul ?

P : « *Ma vie ne regarde pas les autres. C'est personnel. J'aime discuter avec les autres quand j'en ai envie. J'aime beaucoup être seul, je suis habitué comme ça. Je m'occupe* ».

L : « je préfère être chez moi qu'ici. Je me sens seule ici. Avec les autres ça ne va pas toujours alors je m'isole dans la chambre ».

J : « j'aime être seul, je n'aime pas trop être avec les autres. Je n'aime pas trop sortir et me balader ».

L : « Je me sens très bien. C'est chez moi ici. Je ne me sens pas seule du tout. Je vie avec JP. Avant d'être en couple je me sentais seule parfois mais là on fait des projets à 2, c'est mieux ».

JP : « Avant le foyer, je me sentais seul c'était noir. Maintenant avec L, je me sens pas seul, je vois plein de couleurs ».

S : « J'invite des copains dans ma chambre. Des fois j'aime être seule et des fois j'aime être avec les copains. Je ne veux pas partir d'ici car je ne veux pas quitter mes amis ».

Au SAVIE, le 11/10/2013 (propos recueillis par Delphine et Florian) :

Aux questions : « nous souhaiterions avoir votre avis sur ce que vous apporte les réunions de colocations, les réunions mensuelles avec l'ensemble des usagers du SAVIE ... », les usagers présents ont répondu :

« Ça me plaît les réunions usagers. J'aime bien faire des sorties avec le SAVIE » ;

« J'aime bien les mini-séjours, on se retrouve en groupe avec d'autres c'est sympa » ;

« C'est important les réunions de colocation » ;

« C'est dur d'être tout le temps toute seule. J'aime bien aller manger sur d'autres pavillons quand je suis seule sur le mien » ;

« C'est bien de se retrouver quand on est triste pour parler, de se retrouver pour faire la fête » ;

« C'est bien le groupe, j'appelle quand je rentre tard de chez ma famille pour que les autres ne s'inquiètent pas » ;

« C'est dur de voir le monsieur qui ne parle pas bien français, il est seul, ça fait mal » (suite au visionnage du film MAIS) ;

« Etre ensemble c'est important ».

Au SAVS, le 15/03/2013 (propos recueillis par Marthe) :

A la question : « Vous sentez vous appartenir à un groupe ? »

Certains répondent « oui », d'autres « non ».

« S'il n'y avait pas les autres, je ne sais pas ce que je deviendrais ; je ne me sens pas seul maintenant ».

A la question : « Que pensez-vous des réunions obligatoires ? », les adultes du SAVS répondent :

« S'il n'y a pas de réunion, on ne se voit pas ».

« J'aime venir voir les autres mais les dates de réunions reviennent trop vite ».

« Ce serait dur si on ne se voyait pas ».

Après le visionnage du film MAIS, les réactions des adultes du SAVS sont diverses :

« Ces gens là n'ont personne ? C'est triste ».

« Je me sens comme eux le week-end, seul... ».

« Avant je pensais beaucoup comme ça, je ruminais beaucoup... ».

« Je ne me reconnais pas, je ne me sens pas seule ».

POUR NE PAS CONCLURE ET OUVRIR LA REFLEXION ...

Il semble donc que la coopération humaine ne puisse s'exprimer autrement que sous ces deux formes simultanées. Chacune présentant des avantages et des inconvénients.

Fermée, la coopération renforce les liens au sein du groupe d'appartenance, le protège de l'extérieur, offre des ancrages identitaires solides ... Toutefois, cette forme de coopération dans sa version la plus excessive peut favoriser l'intolérance à l'altérité, avec le risque de la voir basculer dans la xénophobie et la destruction de l'autre. De plus, elle prive le groupe des apports de nouveaux membres, limite de ce fait son accès à de nouvelles connaissances et réduit son exposition au doute (condition nécessaire à l'innovation et au développement du groupe).

Ouverte, la coopération élimine tous ces inconvénients. Néanmoins, cette forme coopérative peut fragiliser l'assise identitaire indispensable à la stabilité du groupe.

Dès lors, l'enjeu est de trouver le bon équilibre entre ces deux formes coopératives inhérentes à l'homme : conserver l'esprit du groupe d'appartenance, en y intégrant une indispensable ouverture sur l'extérieur pour le faire évoluer, pour l'enrichir, le tout en privilégiant en son sein des comportements coopératifs et solidaires.

Nos groupes d'appartenance doivent être considérés comme des « ponts » entre ceux qui sont parfois à la marge de la société (par ex, les personnes en situation de handicap) et les autres (moi, vous, les gens « ordinaires ») ... des ponts permettant aux plus fragiles d'intégrer de nouveaux groupes ... voire d'en créer. En effet, nous observons dans certains services (entre autre au foyer-appartements) l'émergence entre usagers d'actions et de solidarités spontanées sans l'intervention ou l'aide des éducateurs (invitations, entraides, ..). Au-delà de l'Adapei, voire au-delà du handicap, notre objectif est de permettre aux personnes que nous accompagnons de participer le plus simplement possible à la vie de la cité ; par exemple, poursuivre notre action pour que les usagers de nos services participent de plus en plus aux réunions organisées par les mairies de quartier ... (coopérations en « poupées russes » : de la coopération fermée à la coopération ouverte).